



> Lire cet article sur le site web

## La revanche de Pénélope

Dans le métro à Berlin, désormais, on tricote. Et dans l'art ? « C'est la question que nous nous sommes posée en observant ces jeunes gens absorbés dans ces tâches encore récemment tenues pour ringardes », explique Uta Ruhkamp, conseillère scientifique de l'exposition « Art & textiles », qui se tient jusqu'au 2 mars au Kunstmuseum de Wolfsburg, en Allemagne. Et de fait, depuis 2013, les expositions consacrées aux tapis et tapisseries d'artistes se multiplient. Au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, « Decorum » revisite jusqu'au 9 février l'histoire de l'art moderne et contemporain à la lumière de ce genre artistique longtemps perçu comme mineur. L'exposition « Soft Pictures », à la Fondation Sandretto Re Rebaudengo, à Turin, explore jusqu'au 23 mars l'utilisation de la fibre par les artistes actuels. La première édition d'une triennale consacrée à ce médium vient de se terminer en Chine, à Hangzhou. Et l'Institut of Contemporary Art (ICA) de Boston mettra en lumière cet automne les interactions entre sculpture et tapisserie. « PROXIMITÉ SENSUELLE » Dépoussiérés, réinventés au cours du XX<sup>e</sup> siècle, tapis et tapisseries sont en effet devenus un terrain d'expérimentation pour les artistes contemporains. « Ils suscitent un intérêt particulier par la proximité qu'ils induisent. Il y a la proximité sensuelle, tactile, émotionnelle, le rapport à l'enfance (le pull, la peluche, la couverture)... Ces pièces parlent d'univers à la fois plus intimes et domestiques, donc plus accessibles, pour un public qui se plaint parfois d'être tenu à l'écart d'un certain vocabulaire de l'art contemporain », commente l'artiste Vidya Gastaldon, qui expose à « Decorum » une mystérieuse créature en papier mâché et laine tissée. La tapisserie serait-elle à la pointe de l'avant-garde ? L'exposition « Decorum » révèle en tout cas son extrême vitalité. Ici, des volutes de fumée tissées numériquement par l'Américaine Pae White. Là, un gibbon en laine confectionné par Daniel Dewar et Grégory Gicquel, jeune duo lauréat du prix Marcel Duchamp 2012. Plus loin, un aigle coloré créé par Caroline Achaintre, dont les couches de laine semblent se juxtaposer comme des aplats de peinture. Ailleurs encore, un tapis sur socle conçu par Marc-Camille Chaimowicz, où ont été déposés des coussins et un téléphone, flirte avec l'installation et l'art conceptuel. Tandis qu'une oeuvre de Michel Aubry, composée de tapis orientaux et français, joue sur le registre du « ready-made ». Même la séculaire Manufacture des Gobelins fait preuve d'audace en restituant en tissage les vibrations d'une oeuvre en néons de Bertrand Lavier. « Dans notre société de plus en plus numérisée, face à un art contemporain parfois perçu comme trop conceptuel, l'artisanat, déprécié à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, retrouve aujourd'hui son aura », observe Anne Dressen, commissaire de l'exposition. L'art du tissage et du nouage a bel et bien investi l'art contemporain. RAPHAËL À LA CHAPELLE SIXTINE Pourtant, il était depuis longtemps perçu comme mineur. « Sans doute parce qu'il était tenu pour un art domestique et féminin », explique la Britannique Janis Jefferies, chercheuse spécialiste du textile et co-commissaire de la triennale de Hangzhou. Homère n'a-t-il pas chanté la fidèle Pénélope, défaisant la nuit ce qu'elle avait tissé le jour ? Même si, dans la réalité, les tapis étaient conçus et réalisés par des hommes. Et même s'ils ont été considérés comme le plus noble des arts. « A la Renaissance, Raphaël a été payé cinq fois plus pour les tapisseries qu'il a dessinées pour orner les murs de la Chapelle Sixtine que Michel-Ange pour la fresque du plafond », insiste Janis Jefferies. Mais, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'industrialisation, ce genre décline rapidement. Cependant, par vagues successives, il a opéré cette révolution qui l'amène à pénétrer aujourd'hui l'art contemporain. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Anglais William Morris, passionné par le Moyen Age et les tapis orientaux, lui offre une première cure de jouvence. Le mouvement qu'il inspire, Arts and Crafts, entend faire entrer l'art dans la vie à travers des objets fabriqués par des artistes artisans, qui ne se contentent plus de dessiner des cartons de tapisserie. « En s'opposant à la déshumanisation liée à l'industrialisation, ce courant estompe les hiérarchies entre art et artisanat », analyse Anne Dressen. En Allemagne, dans les années 1920, le Bauhaus nourrit à son tour l'utopie de diffuser l'art moderne dans les foyers. Anni Albers, qui intègre l'atelier de tissage du groupe, transcende les frontières entre arts plastiques et décoratifs par ses recherches sur l'abstraction et les matériaux - comme le font aussi, à la même époque, la Suisse Sophie Taeuber-Arp ou la Française d'origine ukrainienne Sonia Delaunay. A Paris, Marie Cuttoli ouvre la galerie Myrbor en 1922. Elle commande des cartons de tapisserie aux plus grands artistes, de Picasso à Le Corbusier, qu'elle fait réaliser dans les ateliers d'Aubusson, dans la Creuse. Parmi les premiers tapis qu'elle fait exécuter :





ceux du peintre Jean Lurçat. Ce dernier, qui délaissera la peinture, révolutionne le genre : refusant que les tapis soient de simples transpositions de tableaux, il défend la spécificité des cartons. PROPOSITIONS NOVATRICES Mais c'est à partir des années 1960 que s'opère la plus spectaculaire des révolutions. La Biennale de Lausanne, fondée en 1962 à l'instigation de Lurçat, devient un véritable laboratoire. Avec des artistes venus des pays de l'Est, de France, de Suisse ou du Japon, la « nouvelle tapisserie » voit le jour. Empiétant sur les terrains de la sculpture ou de l'installation, elle arrache l'objet à sa vocation bidimensionnelle. Les fomenteurs du trouble ? Fréquemment des femmes - même si les hommes, comme l'artiste et licier Pierre Daquin, participent à ce mouvement d'avant-garde. « A la fin des années 1960, des femmes, souvent originaires des pays de l'Est, s'emparent d'un créneau inoccupé en fabriquant elles-mêmes leurs pièces, avec des propositions extrêmement novatrices », explique Giselle Eberhard, directrice de la Fondation Toms Pauli, à Lausanne, consacrée à l'art textile. Parmi les artistes les plus marquantes, la Croate Jagoda Buic, l'Américaine Sheila Hicks et la Polonaise Magdalena Abakanowicz, qui tisse des « abakans », sculptures monumentales évoquant des fleurs, des lèvres ou des sexes féminins. « La Biennale de Lausanne donne à ces femmes une plate-forme internationale, qui leur permet ensuite d'exposer dans les plus grands musées - et de changer ensuite éventuellement de médium, comme l'a fait Magdalena Abakanowicz, qui sculpte aujourd'hui le bronze », avance Giselle Eberhard. Dans les années 1960 et 1970, les plus grandes institutions d'art contemporain - du Stedelijk Museum d'Amsterdam au MoMA de New York - ont en effet consacré des expositions importantes à ce genre artistique. Dans les années 1980, les tapis d'artiste connaissent une nouvelle éclipse. L'époque est à l'art conceptuel, l'artiste délègue la fabrication de ses œuvres, le savoir-faire manuel est dévalorisé. Parallèlement, les ateliers d'Aubusson ferment les uns après les autres. « Mais en 2013, pour la première fois depuis la crise des années 1980, deux ateliers ont ouvert », observe Bruno Ythier, conservateur de la Cité internationale de la tapisserie d'Aubusson - et à l'origine d'un concours international destiné aux artistes, dont le lauréat voit chaque année sa proposition réalisée par un atelier. UNE FORTE HIÉRARCHIE Prémices d'un nouvel âge d'or ? Peut-être. D'autant plus que l'apport des tapis dans l'histoire de l'art moderne et contemporain se voit revalorisé. Un texte fondateur à cet égard, Le Paradigme du tapis, écrit par Joseph Masheck aux Etats-Unis en 1976, a été traduit en français (Mamco, 2011). D'une grande originalité, l'ouvrage pointe notamment l'influence des tapis orientaux dans la naissance de l'art abstrait. De quoi intégrer à nouveau la tapisserie aux arts dits majeurs ? A voir. « Certes, les limites entre art "noble" et décoratif tendent à s'estomper. Mais je pense qu'une forte hiérarchie demeure. Elle est liée au matériau et à la technique, et par conséquent au nom qu'on donne aux choses : un tapis reste moins considéré qu'une peinture », insiste le critique d'art et docteur en philosophie Jacques Soulillou, traducteur du Paradigme du tapis. Mais, précisément, l'art de la tapisserie est désormais subversif au point de ne plus dire son nom. « Nous choisissons le matériau en fonction du sujet. Le bois pour sculpter un homme. La laine pour un chien ou un primate... Ce qui nous importe, c'est de travailler la matière avec nos mains : nous sommes des sculpteurs », explique ainsi Daniel Dewar. A notre époque numérique, la fibre devient trame de la modernité...

